

MILLE ET UNE PRODUCTIONS présente

EMMANUELLE
BEART

HAFSIA
HERZI

MA COMPAGNE DE NUIT

UN FILM RÉALISÉ PAR
ISABELLE BROCARD

AVEC LA COLLABORATION ARTISTIQUE D'HÉLÈNE LAURENT

MILLE ET UNE PRODUCTIONS présente

MA COMPAGNE DE NUIT

Avec **Emmanuelle BEART** et **Hafsia HERZI**

Un film réalisé par **Isabelle BROCARD**

SORTIE LE 9 FEVRIER 2011

Durée : 1h40'

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.maccompagnedenuit-lefilm.com

DISTRIBUTION

ZELIG FILMS

33, Av. Philippe Auguste

75011 Paris

Tél : 01 53 20 99 68

Fax : 01 53 20 98 44

contact@zeligfilms.fr / www.zeligfilms.fr

RELATIONS PRESSE

André-Paul RICCI et Florence NAROZNY

6 place de la Madeleine

75008 Paris

Tél : 01 49 53 04 20

apricci@wanadoo.fr

florence.narozny@wanadoo.fr

SYNOPSIS

Gravement malade, Julia profite de la précarité de Marine, une jeune inconnue rencontrée à l'hôpital, pour lui proposer un marché : l'accompagner jusqu'à la mort contre 1000 euros par semaine. Une relation exclusive et singulière se noue alors entre les deux femmes.



ENTRETIEN AVEC ISABELLE BROCARD

Ma compagne de nuit raconte le parcours d'une femme qui va vers la mort mais c'est avant tout la vie que vous filmez...

La question n'est pas de traiter négativement ou positivement la maladie mais d'analyser ce qu'elle produit dans cette famille-là, chez cette femme fière qui ne s'apitoie pas sur son sort. Dès l'écriture du scénario nous ne voulions pas raconter comment on peut vivre une dernière histoire d'amour, régler ses problèmes, ou se réconcilier avec sa famille... Il n'était pas question de proposer une vision trop romancée de la fin de vie. La relation singulière entre Julia et Marine n'existe probablement que parce que la première va mourir. Julia a toujours été dans la maîtrise et elle a fait des choix assez durs, elle se bat un peu comme une guerrière. Oui c'est la vie que je filme et c'est le combat de deux femmes très vivantes. Le choix de décors et de costumes assez colorés, le désir d'avoir une image chaude, un son un peu organique, tout cela participe à cette vie qui résiste. C'est une expérience forte d'accompagner quelqu'un qui va mourir mais de là à dire que c'est beau comme toute une littérature un peu « catho » sur le sujet... J'ai été très marquée par les livres d'Hervé Guibert quand j'étais jeune. Son écriture n'est pas dans la consolation.

Les gros plans participent de la sensation de vie qui se dégage du film.

Je voulais aller vers l'épure, que ce soit surtout les corps et les visages qui parlent. Cette histoire est la confrontation de deux corps : l'un solide et plein et l'autre qui peu à peu s'abandonne, se fragilise. Emmanuelle Béart et Hafsia Herzi ont fait un gros travail physique. Hafsia a grossi et pris des cours de boxe. Je voulais qu'elle ait un côté masculin, un peu camionneur, qu'elle porte des petits marcel... Emmanuelle en revanche, je lui ai demandé de maigrir pour la sortir de son image glamour et elle s'est coupé les cheveux très courts pour qu'il y ait une trace des chimios que Julia a faites. Pour autant, il ne s'agissait pas qu'elle se rase : ça aurait été ostentatoire. Julia est marquée par la maladie mais cela ne l'empêche pas d'être toujours séduisante.

Le film assume l'âpreté de la maladie sans jamais tomber dans le pathos.

Julia souffre mais elle est bien soignée, prend de la morphine, c'est rare que la douleur lui échappe. Il n'y a que deux vraies scènes de douleur physique dans le film mais elles sont importantes car il aurait été malhonnête de ne pas montrer qu'elle existe. C'était un entre deux à trouver : ne pas en faire trop sans tomber dans l'angélisme. Mais ce sont en quelque sorte les deux héroïnes elles-mêmes qui refusent le pathos.

Vous êtes vous nourrie de lectures et de témoignages pour raconter la maladie de Julia ?

Au début, on faisait régulièrement lire le scénario à un médecin spécialisé dans les soins palliatifs. Il nous donnait des idées, nous racontait ses expériences. On a aussi rencontré des gens qui ont accompagné des proches dans la maladie, et on s'est servi de nos propres histoires à nous.

A partir du moment où je rentrais dans le processus de mise en scène, ce sont davantage des films qui m'ont nourrie : ceux de Tarkovski, Imamura, l'âpreté et la radicalité de Bergman, notamment *Persona* et *Le Silence*, qui évoquent le mystère du corps féminin. Et puis il y avait *Son frère* de Patrice Chéreau que je voulais qu'Emmanuelle regarde. Peut-être que c'est un peu à cause de ce film que j'ai pensé à Bruno Todeschini pour le rôle de Gaspard. Il avait affronté ce sujet chez Chéreau en jouant le malade et là, il se retrouve de l'autre côté.

Julia est dans le rejet du familial et du familier. La femme qui peut le mieux l'accompagner est l'étrangère, socialement, culturellement, géographiquement...

Oui, ça aurait même pu être le titre du film : *L'Etrangère*... Il y a quelque chose de *L'Etranger* de Camus dans l'opacité du personnage de Marine. Ses motivations

ne sont pas claires.

Au départ, Marine n'était pas un personnage de beurette du tout, c'est arrivé avec la rencontre avec Hafsia. Je ne voulais pas pour autant transformer le scénario, Marine garde un côté provincial dans ses expressions, ses frères sont blonds...

Le point de départ entre Julia et Marine est un marché qui s'apparente à de la prostitution : « Je vous paye tant pour m'accompagner. » Pour cela, il fallait vraiment que l'argent représente quelque chose d'important pour Marine, d'où la différence sociale entre les deux femmes. C'était aussi l'idée que Julia voit dans cette fille qui lui est étrangère quelqu'un qui ne va pas se laisser manipuler par sa famille, qui va savoir lui dire non, mettre une barrière entre elle et eux. Marine a un côté terrien : elle fait la cuisine, elle sait toucher cette femme noire malade au début du film... Julia reconnaît en elle quelque chose de maternel et protecteur. C'est souvent que l'on voit une personne en fin de vie se focaliser sur une relation très forte avec quelqu'un d'extérieur à sa famille : un médecin, une infirmière, un bénévole... Ce qui est difficile à accepter et à comprendre pour les proches. Au-delà de leurs différences, il y a une rencontre entre ces deux femmes. Ma compagne de nuit est aussi un film sur la transmission. Quelque chose fascine Marine chez Julia de sa beauté, de sa classe, de son aisance. Elle est aussi fascinée par sa fille Anna.



Entre Anna et sa mère, la transmission est en revanche manquée...

Oui, le lien entre la mère et la fille est compliqué. Julia ne veut pas qu'on la plaigne, elle n'aime pas les épanchements et sans doute a-t-elle été assez exigeante avec sa fille. Il y a aussi l'idée sous-jacente d'une séparation du couple vécue par la fille comme un rejet du père, pour lequel elle a pris parti. Pour Anna, la situation est trop dure. Je ne la juge pas. Elle a vingt ans, elle fait ce qu'elle peut. Ce n'est pas facile d'être la fille de Julia, cette femme si belle, si forte et malade.

Ce n'est pas non plus facile d'être l'enfant de ses parents pour Julia...

Quand Julia parle d'eux avec son frère, elle n'est pas très aimable mais on la comprend, je crois. Ses parents ont la classe et la froideur d'un certain milieu aisé. Ils savent s'y prendre avec leurs petits-enfants mais pas avec leurs enfants... C'est un très beau couple qui se tient amoureusement, dont on se dit qu'ils sont plus amants que parents. En quelque sorte, il y avait deux couples dans cette maison : le couple des parents et le couple frère-sœur dont on peut se demander qui est l'aîné des deux.

Au début, on peut même penser qu'Antoine (Laurent Grévill) est le mari de Julia...

Absolument. D'ailleurs, la femme d'Antoine n'existe pas dans l'histoire, en tout cas quand Antoine est avec sa sœur, elle n'existe pas. Le lien entre Julia et son frère est très intime et fusionnel. Pour autant, ce n'est pas lui que Julia choisit pour l'accompagner jusqu'au bout, ce qu'il finit par accepter. Antoine est l'un des personnages qui va le plus loin dans l'acceptation... En leur laissant faire « leur petite affaire », il apprend beaucoup de Julia et Marine. Il accède à quelque chose de l'ordre de l'abandon, de la tendresse. Il lâche prise sur son côté social, son côté médecin sûr de lui et grand frère qui sait et maîtrise tout. Laurent Grévill est un acteur très bergmanien, très froid et en même temps très dense. Au départ, je le rencontrais pour le rôle de Gaspard, mais l'évidence m'a sauté aux yeux qu'il était Antoine, en fait.

Ma compagne de nuit est votre premier long métrage. Comment vous êtes vous approprié la dimension corporelle du film ?

Avec ma co-scénariste, Hélène Laurent, on a écrit très longtemps, le film se précisait peu à peu. Ensuite j'ai beaucoup tourné dans des lieux que je connais bien, où j'habite, où j'ai passé mon enfance... C'était d'emblée très incarné. Et puis j'avais co-réalisé avec Hélène un court métrage qui était déjà une histoire de corps : un petit garçon

se rend compte que la voisine allaite en douce sa petite sœur à lui. C'est un film fait avec trois francs six sous et un peu raté, où je n'ai pas osé de vrais choix de découpage : je n'ai fait que des plans séquences, inmontables, comme des perles à enfiler sans possibilité de réécrire. Je me suis beaucoup servi de cette expérience. J'ai tourné aussi un documentaire sur une amie anorexique. Pour le coup, c'était déjà un film sur le corps et sur la maladie. Et puis il y a eu la sélection du projet à Emergence, qui m'a permis de tourner certaines scènes de mon film et de faire d'autres « bêtises » ! J'étais tellement angoissée à l'idée de mettre en scène avec une équipe pro que j'ai découpé ces scènes de manière théorique, avec une image trop parfaite, Hafzia qui était trop jolie avec ses longs cheveux et une robe rouge, trop de dialogues, pas assez de vie... Elisabeth Depardieu, directrice artistique d'Emergence me disait : « Ce scénario est âpre, il faut que tu arrives à faire un film âpre. » Moi qui suis un peu froide et pudique, elle a aussi su me mettre en garde dans mon rapport aux acteurs. « Il faut que les comédiens se sentent désirés. » Finalement c'est ça le plus difficile : être dans le désir pour réussir cette incarnation des acteurs et du film. Suivre son instinct. Psychologiquement, le fait de tourner en pellicule m'a aidé.

Pourquoi Emmanuelle Béart pour jouer Julia ?

C'était un peu un rêve, que j'ai mis du temps à assumer et à avouer. Emmanuelle est une excellente actrice, elle fait des choix très radicaux, je la trouve fascinante chez Rivette, Sautet... Quand j'ai enfin osé en parler à Tatiana Vialle, la directrice de casting, elle m'a dit : « Mais oui, c'est tout à fait le genre d'actrice à accepter ce type de rôles ! » Malgré son glamour et sa beauté qui font la une des magazines féminins, Emmanuelle se moquait bien d'incarner une femme qui va mourir et qui a une fille de 20 ans. Elle aime les défis et puis je crois qu'elle se sentait très concernée par le sujet, qu'il y a eu une vraie rencontre entre elle et le scénario. Elle-même a accompagné des gens malades, s'occupe beaucoup de sa grand-mère qui a plus de cent ans...

Outre la transformation physique, comment l'avez vous aidée à aborder son rôle ?

Je lui ai présenté une amie psychologue qui s'occupe d'un réseau de soins palliatifs. Je crois qu'elle s'est beaucoup servie de cette rencontre avec Françoise Ellien, elle a passé du temps dans une unité de soins palliatifs à Villejuif. J'ai appris récemment qu'ensemble, elles s'étaient inventé la vie de Julia ! Emmanuelle travaille énormément le

scénario, elle le relit tous les jours. On a beaucoup parlé ensemble. Elle se questionnait sur comment faire avec ce personnage qu'elle trouvait si dur, si âpre. Elle était terrorisée à l'idée qu'on n'aime pas Julia mais pour moi, ce n'était pas la question car cette femme est digne, elle se bat. Emmanuelle est très inventive, elle propose une chose différente par prise. Elle était en confiance car elle savait que Martine Giordano, qu'elle aime et admire beaucoup, monterait le film. Pendant le tournage, on a fait venir un médecin pour les scènes à caractère médical. Françoise Ellien avait constitué un petit groupe de médecins qui se relayaient. Quant à Hafsia, elle a fait un stage de 15 jours dans un service de cancérologie pour se familiariser avec les gestes d'une aide-soignante.

Et Hafsia Herzi dans le rôle de Marine ?

A la sortie de *La Graine et le mulet*, mon producteur m'a parlé d'Hafsia. A priori, Marine était une petite blanche bourguignonne élevée par ses grands-parents mais quand j'ai vu le film de Kechiche, je me suis dit qu'il fallait absolument rencontrer cette boule de vie ! Hafsia avait un désir très fort de ce rôle. Elle avait compris le personnage de manière totalement instinctive et avait plein de points communs avec lui : elle a toujours

rêvé d'être infirmière, ne sait pas nager, son père est mort... A l'inverse d'Emmanuelle Béart, Hafsia n'avance pas en cherchant et en réfléchissant mais comme elle le sent. Et ça n'était pas toujours comme moi je le sentais ! On a beaucoup travaillé physiquement autour du personnage avant et sur le tournage, c'était parfois un rapport de force pour atténuer son débit de mitraillette, canaliser son énergie. C'est une actrice très féminine, elle a fait un vrai chemin pour arriver à l'espèce de brute un peu bornée qu'est Marine !

Marine a des montées de lait alors qu'elle n'est ni enceinte, ni jeune mère...

Ce dérèglement hormonal peu fréquent peut survenir à l'adolescence ou dans des périodes de deuil. Avec Hélène, on s'est tout le temps dit que Marine accouchait la mort de Julia. Son corps rond évoque la maternité et quand elle retire les mains du cou de Julia qui vient de mourir dans la baignoire, c'est comme le geste inversé de la sage-femme qui accouche un enfant...

Et le choix du métier de Gaspard, qui écrit des fictions pour la radio ?

La radio est le dernier accès au monde extérieur pour Julia. Ces émissions de poète baroudeur ont été écrites par Hélène

ma co-scénariste. Elles donnent un côté glamour à Gaspard, d'autant plus qu'il est incarné par Bruno Todeschini ! Il est immédiatement crédible en amant de Julia, ils forment un couple de cinéma évident. Très longtemps au scénario, Gaspard n'existait que par la voix, comme un fantôme. Et puis je me suis rendue compte que c'était une idée littéraire qui ne tenait pas à l'écran. Il aurait manqué une dimension à Julia sans cette confrontation de leurs deux corps dans la forêt.

Comment avez-vous abordé l'étape du montage ?

Martine Giordano m'a dit : « on va monter le film comme un thriller. » Il fallait trouver l'énergie de ces deux femmes, une énergie de guerrières. Martine avait envie de pousser jusqu'au bout la dimension la plus radicale et la plus frontale du projet. Je savais qu'elle n'en démordrait pas et ça me rassurait. Elle coupait tous les moments où l'émotion avait trop le temps de s'épanouir, devenait lénifiante.

La musique participe de cette dimension de thriller...

Manuel Peskine, que j'ai rencontré à Emergence, joue sur des codes classiques, il est très virtuose, mais en même temps, « ça grince ». Cela rejoignait mon désir d'âpreté et d'organique. Je lui ai dit : « Si on entend les frottements du

bois, le souffle des musiciens, ce n'est pas grave, au contraire... » Je n'envisageais pas forcément de musique originale pour ce film mais Manuel est très doué et productif. Quand il est arrivé au montage avec toutes ses musiques, forcément qu'on en avait envie, avec Martine ! La musique devient un personnage, elle nous permet d'accéder au chemin intérieur que fait Julia et que l'on ne raconte pas.

A la fin du film, Marine s'éloigne seule dans une rue en sens interdit...

Depuis le début, j'avais en tête cette fin : Marine qui part de dos comme un cow-boy ! Pourtant nous en avons écrite une autre que j'ai tournée... Cette fin abrupte est dans la continuité du film. *Ma compagne de nuit* n'est pas un film consolateur ni confortable. Marine a fait quelque chose de courageux et s'en sort sans doute grandie mais on ne sait pas quelle place cette expérience va avoir dans sa vie. Marine va avoir un deuil à faire mais ça, c'est une autre histoire...

Propos recueillis par Claire Vassé.

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATRICE Isabelle BROCARD

SCÉNARIO Isabelle BROCARD et Hélène LAURENT

COLLABORATION ARTISTIQUE Hélène LAURENT

IMAGE Jeanne LAPOIRIE A.F.C.

SON Philippe DESCHAMPS, Matthieu FICHET, Bruno REILAND et Emmanuel CROSET

MONTAGE Martine GIORDANO

MUSIQUE ORIGINALE Manuel PESKINE

PRODUCTION Edouard MAURIAT et Anne-Cécile BERTHOMEAU

Avec le soutien d'Emergence avec la participation du Centre National du Cinéma
et de l'Image Animée avec la participation d'Orange Cinéma Séries

* Stock copies et publicité : DISTRIBUTION SERVICE

LISTE ARTISTIQUE

JULIA Emmanuelle BEART

MARINE Hafsia HERZI

ANTOINE Laurent GREVILL

LE MÉDECIN Alain CERRER

ANNA Annabelle HETTMANN

BENJAMIN Pierre DERENNE

LA MÈRE DE JULIA Alexandra STEWART

LE PÈRE DE JULIA Bernard VERLEY

GASPARD Bruno TODESCHINI

LA MALADE À L'HÔPITAL Mylène WAGRAM

L'INFIRMIÈRE Laurianne ESCAFFRE

LE CHAUFFEUR DE TAXI Kheredine ENASRI

LE PÈRE DE BENJAMIN Olivier DEFROCOURT

LA FILLE D'ANTOINE Eliéa STINGE

LE FILS D'ANTOINE Dimitri BOUGLIONE

LA FEMME À LA FACULTÉ Nathalie LACROIX

L'HOMME À LA FACULTÉ Jean-Claude BONNIFAIT

LES ÉTUDIANTES Axelle LOUVEL, Justine DEVEZE

L'INGÉNIEUR DU SON À RADIO FRANCE

Cédric WEBER

LES GARÇONS À LA PISCINE

Arnaud DE PIERREFEU, Sandro CATTALANO,

Joseph DESMICHELLE, Arsène DESMICHELLE,

Antonin MASSON, Maxime PYOT



